

LA CORRESPONDANCE DE PHILIPPE II AVEC SES FILLES¹.

L'histoire avait porté sur le fils de Charles-Quint un jugement qui semblait définitif : Philippe II était, de sa nature, une bête féroce, un tigre, un monstre ; tout ce qu'on avait encore à découvrir sur son règne devait être, semblait-il, crime ou infamie. Il résulte de la correspondance de Philippe II avec ses filles, telle qu'elle a été récemment publiée par M. Gachard, que l'histoire s'était trompée : le monstre est pour ses petits le meilleur des pères, le tigre se laisse gourmander par des esclaves, et la bête féroce est attendrie aux poésies de la nature. Et c'est dans sa famille, avec ses filles, — des enfants, — c'est là où il n'a pas à dissimuler, que Philippe II se montre bon, patient et tendre ; c'est donc là le vrai Philippe II, et tout ce que nous connaissons de lui n'était que la trompeuse apparence, l'hypocrite surface d'une âme aimante et douce. Si l'on se demande, à présent, comment l'extérieur pouvait ressembler si peu à l'intérieur, on comprendra toute la difficulté de ce problème psychologique et, par conséquent, tout l'intérêt du livre de M. Gachard.

C'est en 1867, en visitant les archives royales de Turin, que l'éminent archiviste du royaume a pris copie de ces lettres de Philippe II à ses filles. Elles avaient été conservées par l'infante Catherine, épouse du duc Charles-Emmanuel de Savoie, et avaient été ensuite déposées aux archives de Turin.

L'infante Isabelle dont il s'agit dans ce volume est celle qui plus tard devait gouverner nos provinces avec l'archiduc Albert. Ces lettres ont été écrites en 1581 et 1582, pendant le voyage que Philippe II fit en Portugal pour prendre possession du royaume que l'épée du duc d'Albe venait de

¹ *Lettres de Philippe II à ses filles les infantes Isabelle et Catherine, écrites pendant son voyage en Portugal (1581-1583), publiées d'après les originaux autographes conservés dans les archives royales de Turin, par M. Gachard. (Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1884. 1 vol. in-8° de 232 pages.)*

lui conquérier. Au moment où commence cette correspondance, — 3 avril 1581, — l'infante Isabelle avait quinze ans et Catherine en avait treize et demi. Elles étaient les filles de la troisième femme de Philippe II, Élisabeth de Valois. Le jeune frère des infantes, dont le roi parle souvent, est don Diego Félix, le fils d'Anne d'Autriche, qui mourut de la petite vérole en 1582, pendant le séjour du roi en Portugal, et pour lequel son père ne voulut pas qu'on prît le deuil, « disant qu'il jouissait du royaume pour lequel Dieu l'avait créé ¹ ». Enfin, cette correspondance parle de la sœur du roi, l'impératrice Marie ², qui, en 1582, vint lui rendre visite en Portugal avec sa fille, l'archiduchesse Marguerite.

La première lettre nous donne déjà la mesure de l'importance que Philippe II attachait à cette correspondance. Il est onze heures du soir, et le roi n'a pas soupé, ce qui lui arriva souvent en Portugal. Laissant toutes les affaires d'État, il écrit à ses filles, et savez-vous quoi?

« Comme j'ai vu que vous n'avez point de cachet, je vous envoie celui qui est ci-joint, afin que vous vous en serviez pour cacheter vos lettres à ma sœur, à la reine mère ³ et à moi. Je crois que c'est sur de la cire qu'il fera le meilleur effet; sur le papier, il me paraît qu'il ne marque pas très bien; mais pour moi n'employez pas de la cire, qui déchire les lettres, à moins que ce ne soit sur le pli qui se doit couper. »

Et trois lignes plus loin: « Vous aurez su qu'on veut me faire vêtir de brocard, bien contre ma volonté ⁴: mais on dit que c'est la coutume ici. »

Voilà toute la lettre; c'est pour écrire de semblables bagatelles que le roi d'Espagne retarde son souper! Ce fut d'ailleurs son habitude en Portugal, car la plupart de ses lettres en parlent, et, dans la dernière, en rentrant à Madrid,

¹ Gachard, *Lettres de Philippe II à ses filles*; introduction, p. 15.

² Veuve de l'empereur Maximilien II, le 12 octobre 1576. — Id., introduction, p. 15.

³ Catherine de Médicis.

⁴ Pour le jour de la prestation de serment de fidélité des Cortès portugaises (16 avril 1581, à Thomar). — Introduction, p. 14.

il écrit : « En outre, je reviens de ce voyage un peu corrigé de la manie de souper tard. »

A chaque lettre aussi, le roi s'excuse de ce qu'elle ne soit pas plus longue, de ce qu'il ne puisse répondre à chaque question posée, et il ajoute invariablement combien les lettres des infantes lui font plaisir, surtout quand elles sont longues.

Ses affections de famille le préoccupent chaque jour : avant l'arrivée de sa sœur, il parle dans toutes ses lettres de l'inquiétude que ce voyage lui donne ; il envie ses filles de l'avoir embrassée : il leur demande beaucoup de bonnes nouvelles d'elle, « et si elle vient avec de l'embonpoint ou de la maigreur et si nous nous ressemblons encore un peu comme je crois que cela était autrefois ; je suis bien persuadé qu'elle n'aura pas autant vieilli que moi ».

Comme les infantes lui avaient sans doute répondu qu'il n'en était pas ainsi : « Si vous me voyiez maintenant, dit-il dans la lettre suivante, ma sœur ne vous paraîtrait pas plus vieille que moi, mais vous me trouveriez beaucoup plus vieux qu'elle, comme je le suis en effet, puisque je suis son aîné de treize mois. » Il y a plus. Sa sœur lui avait écrit l'impression que les infantes avaient produite, et, entre autres, elle lui avait dit qu'elles étaient plus grandes qu'elle-même. Le roi en ressent un véritable orgueil ; il en parle à ses filles, en ajoutant, il est vrai : « Mais il ne faut vous enorgueillir de cela, car c'est parce qu'elle est très petite et non parce que vous êtes grandes qu'elle s'exprime ainsi. »

Cette idée le préoccupe tellement que quinze jours après il leur écrit : « Si vous avez des mesures, faites-moi savoir de combien vous avez grandi depuis que je ne vous ai vues, et envoyez-moi vos mesures prises exactement avec des rubans de soie et de fil ; joignez-y celle de votre frère. »

Se figure-t-on Philippe II dans son cabinet, mesurant sur le panneau la taille de ses filles ; rêvant, en caressant sa barbiche grisonnante, au visage frais d'Isabelle, à la mine enjouée de Catherine, et se disant, avec un soupir pour le passé qui semble loin : Déjà si grandes ! C'est là un de ces tableaux dont l'histoire n'est pas prodigue.

Après l'orgueil, la sollicitude paternelle. Le roi s'inquiète, dans toutes ses lettres, de la santé de ses enfants, qui, d'ailleurs, n'était pas très bonne. Il parle à l'aînée de ses saignements de nez, à l'autre des bouillons de racines qu'elle doit prendre; il envoie toute la famille aux Descalzas pour respirer l'air de la campagne; il recommande à la cadette de prendre garde à sa joue, « puisqu'elle s'enfle si souvent »; il adresse deux lettres particulières à l'infante Catherine pour la féliciter du rétablissement de sa santé; et dans les derniers billets qu'il adresse à ses filles en 1583, il ne fait que s'inquiéter des traces que la petite vérole a laissées sur leur visage. Il les tient au courant de sa propre santé, de celle de sa sœur, de son neveu, de sa nièce; mais don Diego surtout absorbe toute sa sollicitude. Des vingt-huit premières lettres, il n'en est pas une qui ne parle de lui. Il approuve qu'on lui ait mis « un vêtement court »; il recommande qu'on lui donne un certain bouillon fait par des religieuses; il est charmé d'apprendre que ce que le prince a vu au Pardo « l'a satisfait »; don Diego a peint un cheval, et le roi trouve que la peinture « est mieux faite que ses précédents ouvrages »; et il ajoute: « Dites-le-lui et que j'ai des livres de peinture que je lui porterai à mon retour. »

Il recommande qu'on lui fasse apprendre le portugais; il lui envoie des lettres à colorier; il lui promet un encrier à son retour, et, comme il avait vu une procession où il y avait des diables, il ajoute: « Aussi, j'ai regretté que vous et votre frère vous ne l'avez pas vue, bien qu'il y eût des diables qui, je crois, lui auraient fait peur. »

Les infantes lui ayant sans doute répondu que leur frère n'aurait pas eu peur des diables, il écrit dans la lettre suivante: « Il est très bien que votre frère n'ait pas peur, comme vous le dites, vous, ma fille puînée, et je ne crois pas qu'il l'aurait eu des diables de la procession, car c'étaient de bons diables; on les voyait de loin... et certainement qu'ils étaient bons, puisqu'ils n'étaient pas des diables véritables. »

Mais dans les six dernières lettres du volume, qui furent écrites après la mort de l'infant, le roi n'a pas pour lui un mot de regret ou de souvenir.

Il ne faudrait pas croire que Philippe II ne songeaît à ses filles qu'au moment de leur écrire : il pensait à elles en ses promenades : « Vous vous plairiez à Cintra, car il s'y trouve des jardins avec des fontaines. »

Souvent, il leur fait des cadeaux. Ce sont des chapelets, des pardons et des *Agnus Dei* qu'il a achetés au légat du pape; il les leur envoie avec la manière de s'en servir, et « mettez-y, dit-il, un cordon qui soit meilleur; celui qu'ils ont et qui y était quand je les achetait est très mauvais ».

Les infantes lui avaient envoyé des pêches. Elles étaient arrivées « dans un tel état, écrit le roi, qu'on n'aurait pu savoir ce que c'était si vous ne l'aviez écrit; je n'ai donc pu en goûter; » il ajoute, détail charmant : « Ce que j'ai regretté beaucoup, parce que, venant du petit jardin qui est devant votre fenêtre, elles m'auraient fait grand plaisir ». Par réciprocité, il leur envoie une « lime douce » qui lui paraît extraordinairement grosse, qu'il croit être un limon, qu'il recommande de goûter attentivement, car, dit-il, « je serai charmé d'en être éclairci par vous ». Une autre fois, il leur donne des gants, qui sont un peu grands pour la cousine Marguerite, mais qui iront bien à Isabelle; plus tard, ce sont des poires bergamotes, des porcelaines, de la cire blanche rapportée de l'Inde.

En résumé, le père le plus attentif aux goûts de ses enfants, le plus soucieux de l'éducation de son fils aîné, le plus tendre et le plus affectueux pour ses filles et tous les siens, tel est le Philippe II nouveau.

Un Philippe II inconnu aussi, c'est Philippe II bonasse, familier avec ses domestiques, se laissant gronder par eux.

Il est question, dans les lettres qui nous occupent, d'une certaine Madeleine, inconnue d'ailleurs, et qui paraît être une vieille bonne. Tout lui est permis, jusqu'à faire des scènes au roi. Dans la seconde lettre déjà, nous lisons qu'elle a envie de fraises, et qu'un autre domestique, Luis Tristan, charge le roi « de demander si l'on a reçu là-bas du fil qu'il dit vous avoir envoyé »; et Philippe II ajoute : « Je crois qu'il ment. »

Il prend plaisir à raconter à ses filles les faits et gestes de Madeleine, qu'il dépeint « vieille, sourde et à moitié caduque ». Le roi croit « que tout cela provient de ce qu'elle boit, et que, pour cette raison, elle est enchantée de n'avoir pas son gendre auprès d'elle ».

Elle est des promenades du roi. Un jour qu'il visite une galère, il y trouve Madeleine, et il lui semble qu'elle a eu un instant le mal de mer, et comme il tient ses filles au courant de toutes les allures de Madeleine, il ajoute : « Jusqu'à présent, elle n'ose ici se permettre beaucoup de choses ; je crois que c'est pour qu'on ne crie pas après elle comme après d'autres : A la corde ! »

Cependant elle se permettait déjà de se fâcher contre le roi : « Elle a été très fâchée contre moi, parce que je l'ai grondée à propos de certaines choses qu'elle avait faites à Belem et sur les galères ; elle a été très hardie avec Luis (Tristan) pour le même motif. »

Et Philippe II a même peur d'elle, comme un méchant enfant de la fêrule : « Je ne sais ce qu'elle a eu ces jours-ci, mais je crois que c'est peu de chose : peut-être le vin n'y est pas étranger. Si elle savait que je vous écris cela, elle m'en ferait de belles ! » Un jour, qu'il ne voulait pas prendre son parti contre Luis Tristan, avec qui elle s'était disputée, elle le menaça de partir et même de tuer Tristan.

Cette Madeleine est connue aussi de la sœur du roi, « qu'elle va attendre à Mugen ». Elle porte une robe de soie, un peu usée, il est vrai, mais quand l'impératrice s'étonne de la voir ainsi, elle répond sèchement qu'elle est comme elle a l'habitude d'être. Elle est souvent malade ; mais quand elle a reçu quelques cadeaux, à l'occasion d'une saignée, comme cela se pratiquait en Allemagne, elle se remet vite. Chose curieuse, malgré ses infirmités et sa vieillesse, les pieds lui démangent quand elle entend quelque air à danser.

Enfin, elle a parfois des ennuis que le roi a bien soin de raconter à ses filles : « Madeleine a beaucoup de contrariétés avec sa négresse, qui est revenue une fois, il y a deux jours,

s'en est allée de nouveau sans qu'on sache ce qu'elle est devenue, mais on n'en soupçonne rien de bon. »

Si à Luis et à Madeleine, on ajoute un certain Morata, qui occupe aussi quelque place dans les lettres de Philippe II, et une chanteuse « qu'on appelle Mariola et qui se nomme Maria Fernandès..., si grosse et si grande qu'elle ne peut quasi passer la porte », on aura une idée du singulier personnel avec qui le roi d'Espagne était si familier.

Mais le piquant de ces lettres, c'est ce qui s'y rapporte à la personne même de Philippe II ; c'est là, d'ailleurs, que se trouve principalement l'importance et l'utilité du volume de M. Gachard.

Le Roi rend compte à ses filles de presque toutes ses promenades, des monastères qu'il a visités, du costume même des religieux. Il fait des excursions en galère, a soin de citer ceux qui ont eu le mal de mer. Un jour « en passant sur une barque démantée, dit-il, je mis un pied dans l'ouverture pratiquée pour le mât et je tombai presque, mais je me tins bien, et ce fut, non dans l'eau, mais dans la barque que je faillis tomber. J'aurais pu me faire assez de mal à la jambe, et je me donnai un coup au tibia qui me fit assez souffrir un moment ; même j'en fus un peu écorché : mais ce ne fut rien, et maintenant je ne m'en ressens plus. »

Quand il est malade, il l'écrit à ses filles : « J'ai été un peu dérangé ces jours-ci : je ne sais si c'est pour avoir, quelques jours auparavant, mangé trop de melon, qui était fort bon, mais je ne le crois pas... »

Une autre fois, il se plaint du goût des médecines qu'il prend : « L'amélioration, à ce qu'il me semble, est plus sensible depuis deux ou trois jours, bien que tous les matins je prenne encore des sirops, et de fort mauvais, parce qu'ils contiennent de la rhubarbe. »

Chaque fête, chaque événement un peu importants qui se passent, il les raconte aux infantes. C'est ainsi qu'il détaille tous les préparatifs d'une course de taureaux : il fait des conjectures sur la réussite de la fête ; il croit que les taureaux seront mauvais « et que ce qu'il y aura de mieux, ce sont les danses, qui, dit-on, auront lieu sur la place ».

Il compare la procession qu'il a vue avec celle de Madrid, et envoie à ses filles un programme du cortège. Il raconte dans tous ses détails le lancement d'un galion, pour lequel il s'est privé de la messe : « Il marchait tout seul au moyen d'un appareil, comme qui dirait des socques, sur lequel il reposait. C'est une chose digne d'être vue... » Et il ajoute, comme alléché par l'espoir de revoir ce spectacle : « On a commencé la construction d'un autre galion dans le même endroit. »

Une seule fois dans ces lettres, le Philippe II cruel et impassible se dévoile, discrètement. C'est à propos d'un autodafé qu'il a été voir avec son neveu : « Nous le vîmes d'une fenêtre, et nous entendîmes tout très bien. On nous donna à chacun un papier où étaient inscrits les noms de ceux qui allaient y figurer ¹; je vous envoie le mien pour que vous voyiez quels ils ont été. Il y eut d'abord un sermon, comme de coutume. Nous restâmes jusqu'à la prononciation des sentences... Il était huit heures quand nous arrivâmes; nous revînmes dîner vers une heure. Dieu vous garde comme je le désire !

Votre bon père. »

Il revint dîner vers une heure, sans doute avec la joie au cœur d'avoir contribué à la purification de tant d'âmes malheureuses !

Comme ses filles s'étaient inquiétées de la fatigue qu'il avait dû ressentir à une *fête* si longue, il répond naturellement : « Je ne suis pas revenu très fatigué de l'autodafé; ces cérémonies ne sont pas aussi longues ici qu'en Castille, du moins celles que j'y ai vues; cette dernière n'a pas duré quatre heures. » — « Ce dont j'ai le plus de regret, dit-il dans la même lettre, c'est du chant des rossignols, que je n'ai pas encore entendu cette année, le palais étant éloigné de la campagne. »

Ce qui attire surtout son attention dans les châteaux qu'il visite, dans les palais qu'il habite, c'est la vue; en prome-

¹ Charmant euphémisme.

nade à Villafranca, à Lisbonne, ce qui le frappe, ce sont les panoramas et les vues du Tage; à Almada, il peint à ses filles le paysage qu'il a sous les yeux en leur écrivant la fenêtre ouverte. Même sentiment, mêmes remarques à propos des jardins qui entourent ses palais; il aime à y voir des fontaines; il projette de les emporter en Espagne. Et les fleurs, les fruits, la verdure, voilà ce qu'il aime : il envie ses filles d'avoir été au Pardo, « qui doit être agréable, vu les pluies fréquentes qu'il y a eu cette année : c'est un point important qu'il soit plus touffu qu'il ne l'était ».

Il leur envoie des roses et une fleur d'oranger pour leur faire voir qu'il y en a aussi à Lisbonne. Tous les jours, il se fait apporter des bouquets de ces deux fleurs, et « depuis longtemps, dit-il, il y a des violettes ». Il parle aussi des jonquilles, qui poussent si bien à Aranjuez!

Le temps qu'il fait le préoccupe beaucoup : souvent il rend compte de la chaleur, du soleil, de la poussière des routes.

Il aime à dormir tranquille le matin, et se plaint des cloches de Lisbonne, qui le réveillent!

Enfin, parmi tous ces détails, aussi inattendus que pittoresques, le volume de M. Gachard renferme deux raretés inappréciables : deux plaisanteries de Philippe II : « Il me paraît, dit-il lettre XIII, que les dents canines viennent vite à votre petite sœur : ce doit être à la place de deux que je suis à la veille de perdre... »

Voici l'autre : « Je viens de lire la lettre où vous me dites que je vous ai déjà parlé des fenêtres que ma sœur a à la chapelle, et je vous en ai encore parlé dans ma dernière lettre, de façon qu'avec celle-ci je vous l'aurai écrit trois fois. »

Philippe II en voyage, impressionné par la nature, attentif aux moindres détails du ciel, au chant des oiseaux, au parfum des fleurs, voilà encore une surprenante révélation de l'histoire.

Le livre de M. Gachard ne contient guère de faits nouveaux utiles à l'histoire de Philippe II, mais le grand intérêt de ces lettres est pour le moraliste. L'historien se

bornera à constater, le psychologue tentera d'expliquer. Ce livre n'est pas fait pour faciliter la solution du problème : il ne montre, au contraire, que la nécessité de pousser les recherches plus avant dans cette voie.

Il est encore actuellement impossible de porter un jugement définitif sur Philippe II : est-ce un homme bon avec un peu de méchanceté et d'hypocrisie ; ou un homme mauvais avec un peu de bonté ; est-ce tout simplement un maniaque ? Toutes questions auxquelles il est interdit de répondre dès à présent.

En outre, ce livre ajoute encore aux difficultés existantes, en rendant inexplicables certains actes du roi d'Espagne dont une nature essentiellement mauvaise eût suffi à rendre raison. On comprendrait encore à la rigueur que Philippe II, tout en adorant ses filles et ses petits garçons, ait sacrifié don Carlos, son héritier présomptif, son fils aîné, par raison d'État, surtout quand ce fils était un monstre ; mais, comme le dit M. Forneron, l'éminent historien du roi d'Espagne, « le fléau écarté, le devoir accompli, le père n'était-il pas obligé d'éprouver de la douleur ? On frappe, mais on pleure. Philippe reste impassible¹. »

Si cet homme a quelque sensibilité, s'il s'émeut du chant des rossignols, s'il aime ses filles, comment expliquer — un exemple entre mille — les longueurs raffinées, les cruautés félines qui ont précédé la mort du marquis de Berghes en 1567 ? On les rapprochera sans doute de la méticuleuse activité du roi, de son étroite et tenace politique, de son amour de la stricte étiquette. Mais il ne s'agit plus ici d'une mesure d'administration, il s'agit d'un sentiment, de la pitié, et peut-on concevoir qu'un « bon père » qui trouve meilleures les pêches parce qu'elles viennent du jardin de ses filles, arrête de sang-froid la mort de deux gentilshommes belges, les retienne de longs mois en Espagne, donne à l'un son ordre de départ après s'être bien assuré qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre, lui fasse de splendides funé-

¹ Forneron, *Histoire de Philippe II*, t. II, p. 120.

raillés « pour montrer l'estime en laquelle lui et ses ministres tiennent les seigneurs des Pays-Bas ¹, » puis fasse emprisonner l'autre clandestinement, et, trois ans après, donne l'ordre de l'étrangler en secret, parce qu'il vivait trop ²!

Ce n'est pas la mort des seigneurs belges qui est inexplicable, — raison d'État, — ce sont les circonstances qui accompagnent. Il y a là quelque chose du chat jouant avec la souris, la laissant échapper par moments pour avoir la jouissance de la rattraper : c'est de la haute cruauté.

Un autre trait important de la figure du roi et que ces lettres laissent dans l'ombre, c'est sa dissimulation à l'outrance. Pourquoi recevoir la nouvelle de la victoire de Lépante avec la même impassibilité que celle de la destruction de l'Armada? Pourquoi ne pas sourciller à la nouvelle de la mort de don Diego, puisqu'il le chérissait; pourquoi n'en plus dire un mot dans les lettres suivantes à des enfants à qui il était habitué de parler de lui? Ce livre est bien loin de nous en donner l'explication.

Même après la lecture de ces lettres, il reste acquis à l'histoire que pour tout ce qui touchait la religion et l'Église, Philippe II n'était qu'un fanatique et un maniaque. Il est bon père, mais il est meilleur chrétien, puisqu'il refuse de porter le deuil d'un enfant qui est au ciel; il reçoit impassible la nouvelle de cette mort, mais en apprenant, en 1567, les pillages des iconoclastes, il tombe malade et contracte une fièvre qui dure cinq jours; il est capable d'être doux, affectueux, mais devant un autodafé il reste quatre heures sans un soupir; les plus grandes folies, il les eût faites pour la religion, et ce sera toujours une lourde responsabilité pour l'Église catholique d'avoir eu Philippe II pour instrument.

ERNEST MAHAÏM.

¹ Voir Gachard, *Correspondance de Philippe II*, t. I, p. 536.

² Voir Gachard, *Don Carlos et Philippe II*, t. II, p. 381.